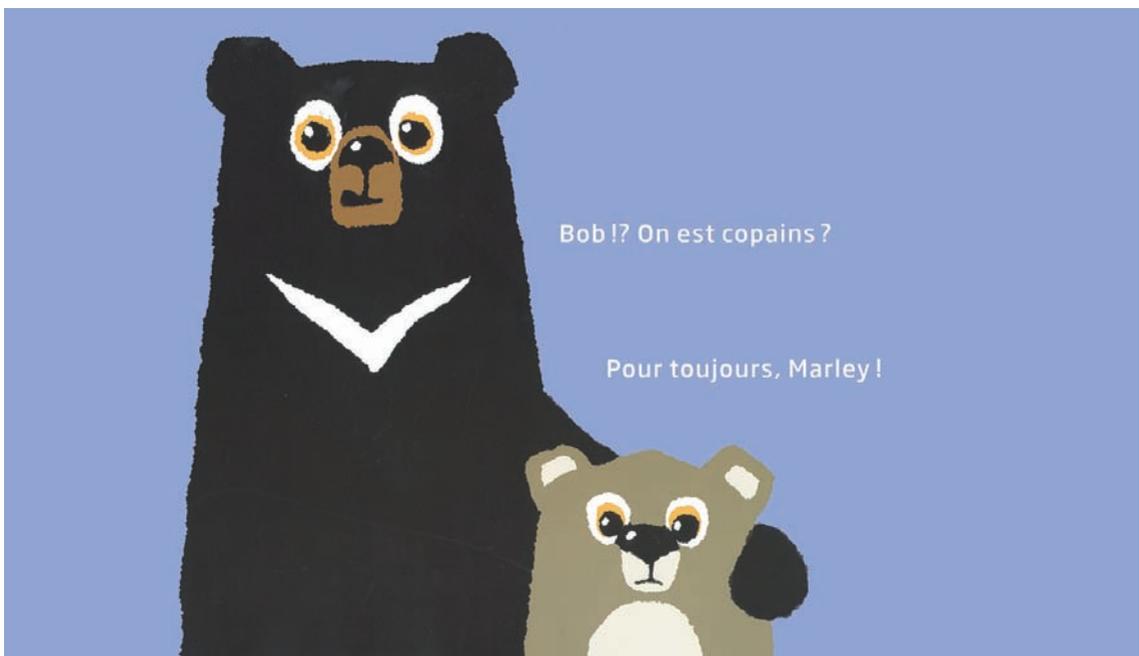


Bob Marais et Marley Dedieu, métaphore d'une complicité professionnelle et artistique

RENCONTRE AVEC FRÉDÉRIC MARAIS

Thierry Dedieu nous a prévenus: ce n'est pas toujours facile de travailler avec lui qui se mêle de tout. Il a pourtant de fidèles compagnons de route. Frédéric Marais est l'un d'eux et il n'a pas l'air de s'en porter si mal... Interview d'un auteur curieux de tout lui aussi.



La Revue des livres pour enfants : « Bob et Marley » est une collection qui célèbre l'amitié. Mais l'amitié dans toute sa complexité. Or, si l'on en croit Thierry Dedieu, vous êtes Bob, et lui est Marley...

Frédéric Marais : Quand on aime vraiment un ami, c'est que l'on aime aussi ses défauts, je crois que c'est Michel Denisot qui a dit ça à propos de Gérard Depardieu. Cette collection tourne autour de ça. C'est facile d'aimer les qualités des gens, c'est bien plus difficile de se débrouiller de leurs défauts. C'est là que l'on se rend compte de ce qu'est vraiment l'amitié. D'ailleurs, notre amitié n'est pas si compliquée que ça... Mais Thierry se trompe : moi je suis le plus grand, Marley, Thierry est bien plus petit alors c'est Bob.

Mais il dit le contraire ! Ça commence bien...

En fait on est les deux. De toute façon, c'est lui qui a le plus sale caractère. Bob (le petit) est de mauvaise foi, il est têtue.

Marley est plutôt brave

Gentil oui, pour l'instant... mais ça va peut-être changer, on verra comment ça évolue. On s'est bien amusés à faire ça, parce que l'on se connaît depuis vingt-cinq ans.

Dans cette collection, comme souvent entre vous deux, on ne sait pas qui fait quoi, du texte et de l'illustration.

Mon nom est en premier alors normalement c'est moi qui fais le texte, et ensuite Thierry fait les images, mais le texte change tout le temps, il doit s'adapter. On retouche tout, toujours, et entre nous il n'y a pas d'amour-propre. S'il a une meilleure idée que moi pour le texte, c'est lui qui fait le texte. On a passé le cap de la pudeur et c'est le meilleur qui l'emporte.

Mais le choix de la stratégie visuelle, vous le faites aussi à deux ?

Ça, c'est plus Thierry. Il m'a proposé des personnages et m'a demandé de réfléchir à des histoires. On a commencé par *Le Cadeau* mais on a plein d'histoires en réserve pour nourrir les personnages. Les images sont vraiment affinées par Thierry. Je lui fais juste des commentaires sur la scénarisation de l'histoire : je décris la situation qui doit accom-

pagner le texte, le jeu des acteurs, la mise en scène. C'est Thierry qui a donné son titre à la série. C'est son côté jamaïcain... Bob Marley chantait l'amour, l'humanité, la fraternité. Ce n'est pas anodin. Ça me paraît pas mal pour un duo. C'est mieux que Jacob et Delafon, non?...

Les relations entre les deux personnages sont parfois complexes. Comment s'organisent-elles ?

Ça ressemble à la vie je crois. Aussi compliqué. Comme un enfant qui a quelque chose à vous reprocher et qui dédaigne votre cadeau même si, pour finir, il se décide à jouer avec... Ce sont ces petites choses de la vie que l'on adapte à nos deux ours.

Thierry Dedieu inscrit pour beaucoup son apprentissage – et votre amitié – dans vos années de publicitaires. Comment est-ce, de travailler avec lui ?

Ce n'est pas plus difficile de travailler avec lui que de travailler avec moi ! Il a beaucoup de talent. Le fait que l'on puisse tout se dire, ça facilite les choses. Ça vient de notre amitié, et la publicité n'a pas grand-chose à voir avec l'amitié. Le rapprochement des deux mots est même bizarre. On a commencé en 1990, on a travaillé dix ans ensemble. C'est un autodidacte brillant. Il regarde, observe, s'intéresse à tout. Dans la publicité, on ne trouve que ce que l'on y apporte. Mais nous étions toujours en train de chercher, fourrés dans les librairies, occupés à voir des photographes, des réalisateurs, des graphismes. Il faisait toujours plein d'essais de matières (il m'a fait bousiller un nombre de photocopieurs dans les agences !). C'est ça qui était excitant. Puis il est parti dans le Sud mais on est toujours restés amis. Je suis allé le voir à Montreuil, quand il sortait ses premiers livres. Je l'avais aidé à faire la maquette de *Yakouba*. À ce moment-là je travaillais un peu avec Jacques Binsztok et Brigitte Morel¹, je faisais des maquettes (celles de la collection de Thierry avec Vuillemin par exemple).

Travaillez-vous toujours dans la publicité ?

Non, parce que mon métier n'existe plus. Directeur artistique est un titre qui existe toujours, mais ne signifie plus ce que je faisais à l'époque : écrire des films, choisir des équipes, partir en tour-

nage et revenir avec un film... Aujourd'hui tout se passe par ordinateur... Ce n'est plus mon métier, c'est aussi différent que pilote de formule 1 et chauffeur de taxi. J'aime autant faire autre chose que de devenir aigri.

Pour vous aussi la littérature de jeunesse est devenue un territoire intéressant à explorer?

J'aime dessiner, j'aime écrire, j'aime raconter des histoires, j'ai toujours regardé des livres... Quand Thierry a commencé à publier des albums jeunesse, je n'aurais jamais eu l'idée d'en faire moi aussi. À l'entendre, ça me semblait un peu arriéré. Pour *Yakouba*, il a bataillé six mois avec son éditeur parce que la première image représentait un objet pointu. On ne pouvait pas mettre un objet pointu dans un album jeunesse! Moi je voyais ça de la pub et je me disais que je ne ferais jamais ce métier-là! Pour la liberté d'un Ungerer, combien de livres bien polissés? C'était pire que la publicité finalement. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus ouvert. Les albums que je fais maintenant n'auraient pas pu exister il y a vingt-cinq ans.

On a pourtant parfois un sentiment inverse... des albums qu'on ne verrait plus aujourd'hui.

Aujourd'hui on a peut-être un retour à l'imagerie d'antan mais les sujets sont beaucoup plus libres. En dehors du Sourire qui mord et de L'École des loisirs, il fallait montrer des familles comme il faut, raconter des histoires comme il faut. La chape morale qu'il y avait sur la société s'est levée et on peut faire bien plus de choses.

En tant que critiques littéraires, nous n'avons pas forcément cette analyse. La nudité est impossible par exemple, les livres pour les filles, qui avaient quasiment disparus, sont revenus en force...

Les barrières existent toujours, mais elles se sont déplacées. J'ai vu le milieu de la pub et de l'édition dans ces années-là. La pub était beaucoup plus libre que l'édition alors qu'aujourd'hui c'est l'inverse. On est plus libre à faire des livres qu'à travailler dans la publicité. Ce que les éditions Thierry Magnier font en roman par exemple, ça n'aurait jamais pu être publié il y a vingt ans. Tous les sujets sont possibles. Mais c'est vrai que

l'on revient en arrière avec des interdits sur la forme. C'était plus moderne il y a vingt-cinq ans, et Ungerer l'est bien plus que beaucoup de créateurs d'aujourd'hui!

Vous partagez avec Dedieu un malin plaisir à brouiller les frontières entre le vrai et le faux, le doc et la fiction. Quand nous avons reçu Yasuke, votre dernier album, chacun dans son coin a eu besoin de vérifier que ce Samouraï africain avait bien existé...

On aime tous les deux partir d'un caillou. C'est sur ça que l'on va bâtir quelque chose. Quelque chose qui va aller dans le vrai ou dans l'imaginaire. Si on brode autour, il faut que le lecteur ne sache pas que l'on brode. Après on trie le vrai du faux, mais on a passé un bon moment. Et de toute façon, si une histoire est belle, elle est vraie. C'est comme un film, si on en voit les ficelles, on sort de l'histoire. Dans ma collection de documentaires chez Gulf Stream³, tout est vrai. Le ludique ne vient que de l'illustration. Dans cette série, mon but est de montrer aux enfants que l'on peut apprendre en s'amusant. C'est aussi ce que Thierry fait avec Tatsu Nagata. J'ai beaucoup voyagé et j'ai eu envie de raconter toutes ces bribes d'expériences de cette façon. Thierry aussi part toujours de quelque chose de réel et après il brode. On a besoin de repères pour ne pas se perdre. Et ça nous permet d'aller très loin. Lavardens, par exemple, c'est le nom d'un petit village près de chez lui...

Vous êtes d'ailleurs convoqué en tant que photographe officiel de ce drôle de zoo...

Il cherchait un nom et il s'est dit qu'avec celui-là au moins il n'aurait pas de problème! Mais je n'y suis pour rien!

Il paraît que vous vous retrouvez chaque été pour travailler à vos projets...

L'été, c'est la saison des Bob et Marley. On fait des bêtises aussi. On est des chenapans, et c'est parce qu'on est restés un peu gamins nous aussi qu'on sait quoi leur dire.

Votre complicité est assez touchante.

Dans les livres c'est touchant, vous nous auriez tous les deux en vrai, vous diriez autre chose.



↑ ↗

La Science du caca, Gulf Stream, 2014.
Les Héros de l'espace, Gulf Stream, 2015.

→

Marais-Dedieu : *Le Cadeau*, Seuil Jeunesse, 2015 (Bob et Marley). [recadré]

↓

Yasuke, *Les Fourmis rouges*, 2015.



C'est un tabouret!
Regarde ce qu'on peut faire avec :



Ouais, pas mal.





↑
Didgeridoo, Les Fourmis rouges, 2014.



↙
Vera Braun-Lengyel a aussi illustré des livres pour enfants sous le nom de Vera Braun.
Cris d'animaux. Petit dictionnaire rimé et illustré par Vera Braun, Gallimard, 1937 (Album du gai savoir ; 5).

«Qu'est-ce qu'ils sont lourds ces deux-là» par exemple! On est très complices dans les bêtises aussi. L'un comme l'autre, on est capables de déclencher des guerres nucléaires pour un bon mot, alors quand on est tous les deux, ça peut vite dérapier!

Dans votre œuvre, on vous retrouve parfois en solitaire, et parfois en duo. Cela répond-il à des choix?

J'écris toujours les textes. Si je pense que Thierry fera mieux l'illustration que moi, je lui propose. S'il a le temps, s'il est dans un bon jour, il dit oui. Si je pense pouvoir le faire à peu près convenablement, je le fais. Il y a aussi un de mes textes que Jean Lecointre a illustré : c'est un copain d'école que j'ai retrouvé trente ans après. On était ensemble à Penninghen².

Quand vous parlez de votre formation, il y a cette école, mais il y a aussi la rencontre avec Vera Braun-Lengyel...

On la connaît peu, sans doute en partie parce que c'est une femme, mais elle a des tableaux exposés à New York et en Suisse. C'est une Hongroise arrivée en France à 26 ans, en 1928. Elle avait été l'élève de Fernand Léger. C'est elle qui m'a tout appris. J'ai suivi ses cours de 7 à 18 ans. C'est mon enfance. Je peignais avec elle mais sur le moment je ne me rendais pas compte combien c'était extraordinaire. Elle habitait dans une ferme immense et, souvent, elle me montrait des tableaux... Dans son atelier, il y avait un rayonnement avec des Picasso, une collection incroyable, même si ce n'était pas une collection, c'était sa vie. Elle en sortait un et me disait de le toucher, de regarder comment c'était fait. Quand j'ai découvert que dans les musées on ne pouvait rien toucher, j'ai été très déçu.

C'est une rencontre qui semble avoir changé votre vie...

Elle m'a surtout appris à regarder les choses différemment. Ce n'est que ça la peinture, c'est changer de point de vue. Et après, ça peut s'appliquer à tout, y compris l'écriture. Quand on est bloqué, il faut changer d'angle, de point de vue. On faisait

tout : couper les tasseaux, tendre les toiles, nettoyer les pinceaux à l'eau froide (et en Haute-Loire, l'hiver, je vous promets qu'elle est froide).

Et surtout réfléchir parce que quand on avait fait tout ce travail, il ne fallait pas se précipiter à faire n'importe quoi. «Si j'ai six jours pour abattre un arbre, je passe cinq jours à affuter ma hache» disait Lincoln.

Vous peignez toujours?

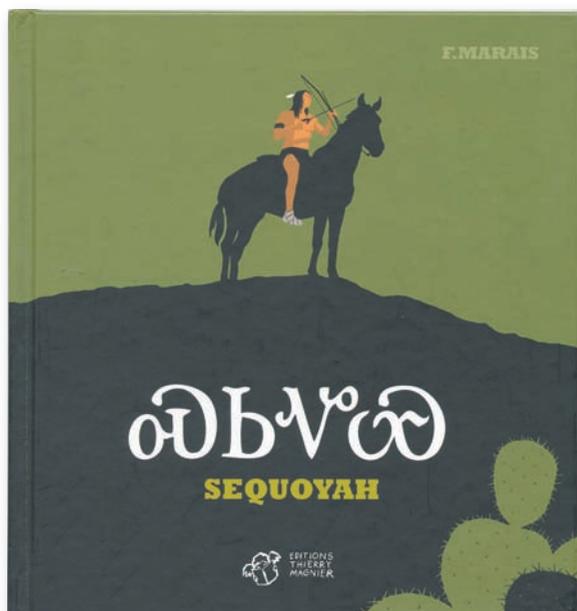
Non. Je n'ai plus assez de place, plus le temps... En fait, je suis assez «monoactivité». Après vingt ans de pub, aujourd'hui ce sont les livres qui m'occupent. Peut-être qu'après vingt-cinq ans dans l'édition jeunesse je me remettrai à la peinture. Pour l'instant, je suis rivé à mon vilain ordinateur. J'aime bien contraindre cet outil qui n'est pas agréable, qui est un peu froid, à faire ce que je veux. Les images sont au service de mon histoire et cet outil se prête bien à ça.

À quel moment faites-vous le choix d'une technique, d'une gamme chromatique...?

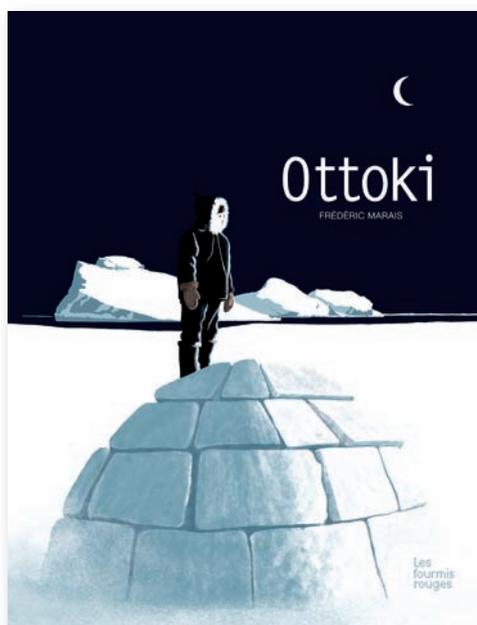
Quand je me lance, j'ai tout le livre fini en tête. Mais j'ai passé beaucoup de temps à y réfléchir. Quand je passe à la réalisation, la plupart des questions sont déjà résolues. Le rouge auquel je pensais va peut-être bouger de 2%, mais guère plus. D'abord j'écris l'histoire. Une fois que l'histoire est bien écrite, je scénarise mon histoire visuellement dans ma tête, et je me lance. Je passe beaucoup de temps en recherches. *Didgeridoo* par exemple, c'est deux mois en médiathèques sur l'art aborigène. Pour *Ottoki*, c'est la même exploration sur le monde des Inuits...

Ottoki, Sequoyah, Didgeridoo. Comme dans l'œuvre de Dedieu, pas beaucoup de filles non plus dans celle de Marais...

Je ne me sens pas assez délicat et subtil pour dessiner des filles, mais je n'ai pas encore fait 160 livres, alors j'ai des chances de me rattraper. Pour moi, la plupart de mes personnages ne sont ni garçon ni fille, ce sont des enfants, comme dans *Didgeridoo*. Parfois c'est la brutalité du sujet qui me pousse à mettre en place un personnage masculin.



↑
Sequoyah, Thierry Magnier, 2011.



↑
Ottoki, Les Fourmis rouges, 2013.

Comment avez-vous rencontré le personnage de Yasuke par exemple?

Par hasard. Je suis curieux de tout... Je faisais des recherches sur le Bakongo avant l'intrusion des Occidentaux. Ce personnage est arrivé sur mon chemin. Ça m'a permis de faire un livre sur l'esclavage sans le mot esclave, juste le dire à la fin. Ce sujet est difficile à aborder sans choquer personne, sans cliver – L'histoire du nom m'a semblée importante. Regardez les jeunes gens qui partent en Syrie aujourd'hui, la première chose qu'ils font est de changer de nom – Mais il faut laisser le hasard nous surprendre. C'est aussi ce que fait Thierry, mais en pire!

Et tous les deux vous semblez partager un désir fort d'ancrer vos histoires dans le monde réel, presque au sens citoyen du terme. Prendre part au monde...

On essaye toujours de développer une idée. Elle est plus ou moins visible mais elle est toujours là. Si on n'a rien à dire, lui comme moi, rien ne tient, rien ne peut faire histoire.

Cette idée tourne souvent autour de l'envie que votre lecteur ouvre les yeux, qu'il prenne conscience.

Une petite tape gentille... C'est à ça que servent les livres, non? Et j'ai appris qu'il faut être fier de ses livres. Il y a notre nom dessus, on s'assied derrière pour les dédicacer. C'est important. Rencontrer les lecteurs, c'est d'ailleurs la partie passionnante de ce métier. Sans ce partage, je ne pourrais pas avancer. Un livre, c'est un gâteau, on ne le fait pas pour soi seul, on a besoin de le partager. L'avantage des livres illustrés, c'est que l'on peut aller vers des publics très différents, très larges. Dans la publicité, nous avons des cibles précises, alors nous sommes heureux, lui et moi, de nous adresser à qui voudra. On fait les livres qui nous plaisent et ils trouveront, ou non, leurs lecteurs. Aujourd'hui je ne supporterais plus ces réunions de 25 personnes où tout le monde donne son avis. Là, je fais un livre, je le propose à un éditeur, il le prend ou non... Je pourrais presque le ranger dans un tiroir...

Vous dites pourtant aimer partager votre travail...

Avec le lecteur oui, absolument. J'ai moins de patience et de plaisir à tout ce qui se passe entre les deux... C'est délicat d'être à la fois celui qui fait l'objet et celui qui le vend. Il faut prendre plein de recul sinon ça peut s'envenimer très vite. C'est forcément des métiers de passion, alors c'est un peu compliqué parfois.

Quand votre projet est accompli, acceptez-vous d'y apporter des corrections ?

Si c'est pour améliorer, si ça va dans le sens du livre, ça ne pose pas de problème. Mais retravailler pour faire un autre livre, le tordre, non. Thierry est pareil. Améliorer, ça nous va. On ne sait pas tout et il y a des choses que l'on ne voit plus à force d'être dedans. On peut avoir abîmé l'idée du livre sans le faire exprès. On ajuste. S'il faut mettre trop de gros coups de rabots, s'il ne reste plus rien, ça n'en vaut pas la peine. De toute façon, on le regrette après. Quand nous préparions la sortie de *Sequoyah*, les commerciaux d'Actes Sud ont dit qu'il ne fallait pas mettre son nom en cherokee sur la couverture, que ça faisait arabe et que ça allait empêcher le livre de marcher. Quand on m'a demandé cette correction, je l'ai refusée : je préférerais vraiment que le livre ne sorte pas si c'était à cette condition. La couverture est restée telle que je la voulais. Comme la publicité ne va pas bien, je vois bien tous ces gens du marketing que l'on retrouve dans l'édition désormais. Ce sont les mêmes, qui sortent des mêmes écoles de commerce. On retourne en arrière et on avance en même temps. Il faut se battre de toute façon.

Pouvez-vous nous parler de vos projets ?

Deux nouveaux « Bob et Marley » sortent tout début 2016 : *La Pêche* et *Le Monstre*. En solo, je continue aussi ma collection avec les éditions Gulf Stream. Cette fois, c'est le thème de la part animale des instruments de musique (l'ivoire du piano, la peau des tambours, les crins de l'archet...). J'aime bien aussi travailler avec les éditions HongFei et avec Les Fourmis rouges. Mais je fais moins de livres que Thierry. Lui, je ne sais pas ce qui l'a piqué pour en faire autant. C'est notre Gérard Depardieu de la littérature jeunesse (ça va l'énerver que je dise ça...)! S'il pouvait, il en ferait 40 par an. Je vais

moins vite que lui. Lui c'est un surdoué impatient. Picasso disait : « J'aime faire ce que je ne sais pas faire », cette phrase est faite pour Thierry. Il change vite de sujet, mais c'est ce qu'il faut faire si on ne veut pas s'enfermer dans un style. Le but, c'est quand même de se remettre en question à chaque fois. C'est la page blanche qui est intéressante, se dire que l'on n'y arrivera pas.

Bien assortis, ces deux-là... ●

Propos recueillis par Marie Lallouet et Brigitte Andrieux
le 10 novembre 2015.

1. Équipe de direction du Seuil Jeunesse de 1992 à 2004.
2. ESAG Penninghen. École Supérieure d'Arts Graphiques. École de design, d'art graphique et d'architecture intérieure française, située à Paris.
3. *Le Goût des insectes* et *La Science du caca* (2014), *Les Héros de l'espace* (2015) et *La Musique des animaux* (2016).

↓

Les Ricochets, Seuil Jeunesse, 2015
(Bob et Marley).

